
Andrew OLLETT, *Language of the Snakes: Prakrit, Sanskrit, and the Language Order of Premodern India*, Oakland, University of California Press, 2017, xi + 308 pages, six illustrations, quatre tableaux – ISBN 978-0-520-29622-0

Le titre, inattendu, du livre d’A. Ollett est emprunté à la caractérisation du prakrit et à son positionnement parmi les langues de l’Inde que donne l’écrivain moghol Mīrẓā Khān, auteur, en 1676, du *Tuhfat-al-Hind*, traité en persan sur la littérature et la musique indiennes, unique exemple de grammaire précoloniale d’un vernaculaire indien, le braj (p. 162). Cette citation, donnée dès la première page du livre sous rubrique en traduction anglaise (ici rendue en français), dit: «Parākirt [= prakrit]. Cette langue est surtout utilisée pour célébrer rois, ministres et chefs, et appartient au monde, en l’occurrence, au monde souterrain; ils l’appellent Pātāl-bānī, et aussi Nāg-bānī, c’est-à-dire la langue du plus bas du bas et des reptiles de vile origine qui vivent sous terre. Cette langue est un mélange de Sahāskirt [= sanskrit], déjà mentionné, et de Bhākhā [= bhāṣā], mentionné ci-après.» L’auteur moghol se fait là l’écho d’une hiérarchisation tripartite des langues à tradition textuelle dans l’Inde du Nord de son époque (indépendamment de la diversité réelle des langues vernaculaires regroupées sous l’appellation générique de *bhāṣā*), dans laquelle le prakrit est, pour ainsi dire, coincé entre deux univers plus facilement identifiables. Dans cette représentation, qui, soit dit en passant, fait écho au tripartisme des cosmologies indiennes, l’étiquette «langue des serpents» pour le prakrit n’est guère fréquente dans les sources, comme le note A. Ollett (p. 2), mais elle possède un potentiel stimulant qui retient l’attention de l’auteur au point qu’il en fait la base de sa démonstration et reprend cette notion en conclusion (p. 185-188).

Le but de l’ouvrage est de faire, en quelque sorte, la biographie du prakrit en ne perdant jamais de vue quelle place il occupe dans l’univers multilingue de l’Inde prémoderne pour aboutir à une histoire «légèrement révisionniste» (p. 113), qui affecte aussi le sanskrit. Le livre d’A. Ollett est une réflexion solidement fondée et novatrice servie par une écriture fluide, des résumés d’étape bienvenus (en particulier p. 169-171) pour récapituler une matière riche, et des titres bien trouvés pour les sept chapitres qui le composent: 1. Prakrit in the Language Order of India, 2. Inventing Prakrit: The Languages of Power, 3. Inventing Prakrit: The Languages of Literature, 4. The Forms of Prakrit Literature, 5. Figuring Prakrit, 6. Knowing Prakrit, 7. Forgetting Prakrit.

À certains égards, ce travail (issu d’une thèse de doctorat soutenue en 2015 sous la direction de Sheldon Pollock, dont Ollett utilise des concepts, par exemple celui de “Sanskrit cosmopolis” avec une distanciation critique d’ailleurs caractéristique de sa démarche intellectuelle) est une réhabilitation de l’étude du prakrit. On ne peut qu’adhérer à des phrases telles que “Prakrit is not just a curio in the cabinet of India’s languages. It is the key to understanding how literary languages worked in premodern India as a whole, and it provides an alternative way of thinking about language – about its modes of existence, its unity and diversity, its sociality, and its imaginative possibilities.” Et, dans leur fermeté, elles sont loin d’être des banalités lorsqu’on connaît d’une part les contextes universitaires en Occident mais aussi en Inde, où le

prakrit est loin d'avoir la position qu'il mérite légitimement d'occuper au sein des cursus consacrés aux langues de l'Inde, et de l'autre la perception générale. Comme dit l'auteur, dans une des formules frappantes dont il a le goût, "It is the most important Indian language you've never heard of" (p. 14). Ollett utilise «prakrit» au singulier, ce que d'aucuns jugeront peut-être déconcertant. Mais l'un de ses objectifs est précisément de mettre en avant un continuum d'usage où les différences dialectales sont secondaires. À juste titre, il minimise, par exemple, la distinction entre «māhārāṣṭrī» et «māhārāṣṭrī jaina» qui n'a guère d'impact sur l'utilisation littéraire qu'en font les auteurs, même s'il n'omet pas de discuter la raison d'une désignation géographique telle que māhārāṣṭrī (p. 157-158). Sur le plan historique et conceptuel, «prakrit» désigne la langue des textes littéraires composés pendant le premier millénaire de l'ère commune (p. 14) et est utilisé comme auto-désignation dans ces textes même, qu'il s'agisse de la poésie de la *Sattasāi* (discutée avec pertinence dans tous ses aspects : auteurs, questions formelles, milieu d'élaboration, thèmes, p. 56-66) ou de différents romans dont les auteurs sont des jaïns. La distinction entre littérature de cour et littérature religieuse est peu pertinente et fait obstacle à une prise en compte globale de l'approche du discours littéraire et poétique des œuvres (chap. 3). L'auteur attire l'attention avec raison sur des œuvres narratives comme la *Taraṅgavatī* (p. 77-82) sur laquelle il a lui-même poursuivi des recherches depuis (voir A. Ollett, «The Taraṅgavatī and History of Prakrit Literature» dans *Jaina Studies*, dir. par Nalini Balbir et Peter Flügel, 2018, p. 129-164).

Le chapitre 2, qui dessine le socle historique de la vie du prakrit, est particulièrement important et novateur car les ouvrages de référence traditionnels ont tendance à instaurer un démarquage quelque peu erroné entre prakrit «épigraphique» et «littéraire», alors que, en l'occurrence, les inscriptions sont le terrain d'origine du discours littéraire prakrit. Ce chapitre constitue un travail d'historien autant que d'analyste littéraire sensible à l'esthétique des textes (une dimension présente tout au long du livre du reste). L'empire des Sātavāhana dans le Deccan est au cœur de l'émergence du prakrit érigé en langue de pouvoir et langue littéraire de poésie savante (*kavva*, *kāvya*) tout à la fois, depuis le premier siècle avant notre ère jusqu'aux débuts du III^e siècle de cette ère. Le corpus des inscriptions de cette dynastie (soigneusement recensées avec la bibliographie requise dans une annexe discrète et très précieuse, p. 193-204) est exploité avec grande pertinence, par exemple à travers l'étude, exemplaire, de l'inscription de la grotte de Nāṅeghāt (environs de Pune) qui «invente un discours» en prakrit et un style sophistiqué (il est dommage que le texte original ne figure ni en appendice ni en note à la différence de nombreuses autres citations). Par contraste, la dynastie contemporaine des Kṣatrapa utilise le sanskrit comme médium des panégyriques royaux. Ollett démontre que les choix linguistiques ont des conséquences durables sur les conceptions du pouvoir et du discours politique. Il va, ici comme dans bien d'autres endroits du livre, contre les idées reçues : alors qu'on considère d'ordinaire le sanskrit comme la langue de la poésie savante (*kāvya*), il défend l'idée selon laquelle le sanskrit entre dans une sphère discursive déjà constituée par des pratiques en usage dans d'autres langues, en premier lieu

le prakrit (p. 170), allant jusqu'à écrire "we can see classical Sanskrit as a translation of the expressive discourse in Middle Indic that the Sātavāhanas helped to define, promote and patronize" (p. 45), phrase que, n'en doutons pas, bien des sanskritistes liront plusieurs fois avant d'en croire leurs yeux. La littérisation des formes de discours est liée à leur prakritisation (*ibidem*).

Ce qui fait de la littérature en prakrit ce qu'elle est, les aspects formels que reconnaissent ses usagers, est discuté en détail dans le quatrième chapitre («forms» signifie ici traits caractéristiques, p. 88 et suiv.). Il s'agit de la phonétique particulière du prakrit, où dominent «les syllabes douces» dues à l'abondance de voyelles en hiatus, de sa métrique spécifique (*gāthā* ou *āryā*, examinée en détail, la prosodie étant un domaine auquel A. Ollett a consacré d'autres études et sur lequel il revient en conclusion à travers le traité de Piṅgala, p. 186-187), des fluctuations rythmiques qu'elle permet («quavering verses»), et d'une prédilection particulière pour l'anthologie dont la structure de base est la strophe détachée (*muktaka/anibaddha*) qui a pour corollaire les phénomènes de citation et de recontextualisation.

Dans le cinquième chapitre «figuring» signifie au premier chef modes de représentation (visuelle) du prakrit par rapport à ou par opposition avec le sanskrit. Tous deux constituent des pratiques textuelles complémentaires sophistiquées et jouent un rôle culturel transrégional (même si le prakrit contient des éléments que l'on peut qualifier de régionaux). Ces représentations sont fondées sur les textes eux-mêmes, qu'il s'agisse de strophes-manifestes ou de traités théoriques comme le *Nāṭyaśāstra*. Elles montrent que sanskrit et prakrit sont vus comme possédant une unité sous-jacente qui facilite les passages de l'un à l'autre en sorte qu'ils incarnent la totalité de la culture littéraire. Les poètes et romanciers du prakrit sont en quelque sorte les praticiens; cette culture littéraire se double d'une solide tradition de savoir dans les matières de la langue: grammaire, lexiques, traités de métrique et de poétique (chap. 6). Dans une discussion passionnante, où l'auteur exploite des textes très peu connus (comme l'*Alaṅkāradappana*, p. 145, traité de poétique en prakrit, ou des citations et fragments grammaticaux sous-utilisés, rassemblés dans une très utile annexe, p. 205-211), il se lance dans «une archéologie du savoir du prakrit», déduisant sur la base des documents parvenus jusqu'à nous qu'un tel savoir coexistait avec la pratique des débuts du prakrit à la cour des Sātavāhana (p. 144) même si il s'est épanoui plus tardivement. Le savoir relatif au prakrit est marqué par l'intrusion du régional, conçu, à la fois, par défaut comme tout ce qui n'est pas sanskrit et comme une notion positive et originale représentée en particulier dans les lexiques de mots dits *deśī* (p. 156 et suiv.). Mais la difficulté est que ce régional est différent du vernaculaire (catégorie discutée par l'auteur p. 157 et suiv. ainsi que dans le septième chapitre). C'est justement l'émergence des vernaculaires comme langues textuelles qui conduit le prakrit, très vivace pendant tout le premier millénaire, à reculer pendant le second, car ces vernaculaires prennent la place occupée jusqu'alors par lui. D'autre part, alors même que les catégories épistémologiques des grammaires vernaculaires sont empruntées à celles en usage pour le prakrit (mots identiques au sanskrit, *tatsama*, dérivés du sanskrit, *tadbhava*, ou régionaux, *deśī*), elles font abstraction du prakrit et prennent pour référence le sanskrit

(exemples aux p. 164 et suiv.). On assiste donc à une reconfiguration dans l'ordre des langues qui marginalise le prakrit (mais l'auteur refuse la notion de « déclin », discutée p. 172-173) et conduit à une « nouvelle dualité » : sanskrit versus vernaculaires. Le mouvement de réécritures d'œuvres en prakrit vers le sanskrit, qui prend la forme de traductions ou d'abrègements, est une concrétisation de cette situation, au demeurant assez complexe. D'un côté, le nombre d'œuvres écrites directement en prakrit décroît après le XIII^e siècle ; d'un autre, en revanche, l'usage du prakrit est prisé parmi certains lettrés et fait partie du bagage savant : Rājaśekhara qui, au X^e siècle, a produit une pièce de théâtre entièrement en prakrit (genre *saṭṭaka*) fait des émules entre les XIV^e et XVIII^e siècles et quelques poètes du Kerala composent des hymnes entièrement en prakrit. À leur manière, tous ces écrivains contribuent à la conservation d'un patrimoine savant alors devenu une rareté.

Toutes les idées de ce livre ne sont pas nouvelles ; quelques-unes ont pu être déjà formulées çà et là, mais les avancées de la recherche en indologie, et plus largement en sciences humaines au niveau international, qu'A. Ollett maîtrise parfaitement, comme en témoignent ses nombreuses lectures théoriques (de Bakhtine à Foucault), alliées à des lectures de première main de textes prakrit très divers et à un solide talent argumentatif, les rendent désormais audibles, et leur donnent presque un statut d'acquis incontournables. Au-delà de l'indianiste, aucun lecteur qui a de l'intérêt pour la question complexe du positionnement des langues dans l'univers plurilingue indien et pour leur maniement littéraire ne pourra faire l'économie de cet ouvrage.

Nalini BALBIR (Sorbonne Nouvelle Paris 3 / EPHE, PSL)

Peter BERGER, *Feeding, Sharing, and Devouring. Ritual and Society in Highland Odisha, India*, Berlin–Boston, De Gruyter (Religion and Society, 59), 2015, 634 pages – ISBN 978-1-61451-379-7

Cet ouvrage porte sur les rituels des Gadaba, agriculteurs tribaux parlant une langue austro-asiatique qui résident en Odisha, un État du centre-est de l'Inde. Pour éclairer leurs pratiques religieuses, qui se déploient en marge des temples hindous, Peter Berger a choisi de centrer son analyse sur la nourriture et les sacrifices. Cuisiner, pour soi ou pour les autres, partager ou offrir de la nourriture, et faire des sacrifices aux divinités villageoises, sont, en effet, des activités qui sont au centre des pratiques rituelles gadaba. L'auteur étudie ainsi les modes de préparation, de consommation et de circulation de mets rituels et analyse les relations qui se déploient autour de la nourriture (*kadi/somsomkang**)¹ et les transformations qu'elle génère, au niveau individuel et collectif.

1. Les termes vernaculaires suivis d'un astérisque sont en gutob, langue spécifique aux Gadaba, les autres sont en desia, dialecte odia parlé dans le sud de l'Odisha et que les Gadaba utilisent également.